

LE NÈGRE

I

Le vent du succès courait, ce soir-là, dans la vaste salle et sous les galeries du vieil Odéon, qui démentait, une fois de plus, l'ironique légende de nécropole, propagée par des poètes rancuniers ou des boulevardiers à l'état d'hostilité permanente contre la rive gauche de la Seine. On se rappelle la boutade plaisante du bon Gautier :

N'être pas directeur de l'Odéon est chose
Si facile, pour peu que l'on soit protégé...

Cette première représentation de la pièce nouvelle, une comédie bourgeoise intitulée *la Belle-Fille*, s'annonçait, au contraire, comme un triomphe. Les journaux, d'ailleurs, étaient remplis, depuis ces huit jours, par la réclame la plus savamment étudiée. Le signataire de la pièce n'était autre que Jacques Tournade, un des trois

petits-fils de l'inventeur de la bougie Tournade. C'est dire que le jeune auteur dramatique marchait sur neuf ou dix millions de fortune, et un millionnaire à la dixième puissance qui fait de la littérature, ce n'est déjà pas si commun ! Les mauvaises langues lui reprochaient d'acheter sa gloire au prix courant de vingt louis la ligne. A coup sûr, on n'achète pas toute une salle. Or, les applaudissements qui avaient accueilli le premier acte et qui accueillaient le commencement du second étaient trop vifs, trop généraux aussi pour n'être pas sincères. L'on avait pu, dans l'entr'acte, entendre les critiques échanger, aux tables voisines du Café Voltaire, de ces jugements qui présagent à une œuvre une fructueuse centième :

— « Il n'y a pas à dire : mon bel ami, c'est joliment parti, la machine de ce petit Tournade. »

— « C'est même tellement bien que ça ne doit pas être de lui. »

— « Et de qui voulez-vous que ça soit ? Ce garçon est riche, et il a beaucoup de talent, voilà tout. »

— « Et pourquoi en avait-il si peu dans sa première pièce, dans cette *Rose Jullian* qui n'a pas fait dix francs ? »

— « Et pourquoi Dumas fils a-t-il débuté par de si pauvres romans ?... Mais ce n'est pas la peine de discuter. Ce premier acte peut n'être

qu'un feu de paille, et si le reste est mauvais, je l'échinerai aussi franchement que je viens de défendre ce commencement... Vous pourrez constater que je ne suis pas payé... »

— « Quelle idée !... »

— « Mais oui... mais oui... Il y a beaucoup de nos confrères qui n'osent pas écrire le bien qu'ils pensent d'un roman ou d'une pièce, quand c'est l'œuvre d'un monsieur riche... Ils ont peur qu'on ne les accuse d'avoir touché la forte somme. Ne la touchant pas, moi, je pense tout ce que j'écris, et j'écris tout ce que je pense... »

La pièce méritait de produire, sinon ce grand effet, au moins une certaine impression. Comme elle remonte à plus de dix années et que les triomphes des premières, voire ceux des centièmes, tombent à Paris dans un profond oubli, dès la saison suivante, il ne sera pas inutile d'en rappeler la donnée : une belle-fille haïe par sa belle-mère et apprenant sur elle un terrible secret. Cette belle-mère a eu autrefois une liaison avec le meilleur ami de son mari. Cet ami est le père du fils. La belle-fille est tentée de se venger en dénonçant sa persécutrice. Elle découvre alors que son pseudo-beau-père a tout su et qu'il n'a rien dit, à cause de cet enfant qui n'était pas le sien, mais qu'il adorait, et la belle-fille se tait aussi pour ne pas toucher aux rapports de son mari et de celui qu'il croit son père. Il y avait,

dans cette comédie, un peu de cette forte saveur bourgeoise qui se retrouve dans *Pierre et Jean*, le chef-d'œuvre peut-être de Maupassant. Si les critiques dramatiques qui bavardaient durant l'entr'acte eussent eu cette réflexion que personne n'a le temps d'avoir dans ce hâtif métier, ils se fussent posés cette énigme : comment et où Tournade, un amateur littéraire de vingt-six ans, grandi dans l'atmosphère si intensément frelatée où évoluait sa famille, avait-il pu s'imprégner des mœurs les plus contraires à celles des grands industriels qui font du chic à Paris ? Le talent littéraire est, comme la grâce, un don tout arbitraire. Il se rencontre aussi bien chez le fils d'un paysan que chez celui d'un grand seigneur, chez l'enfant d'un pauvre boutiquier que chez celui d'un spéculateur milliardaire. Le petit-fils de la « bougie Tournade » pouvait d'instinct avoir la grâce souple d'un Donnay, la gaieté d'un Capus, l'acuité d'un Lavedan. Aucun instinct ne pouvait lui avoir révélé des mœurs. Il faut, pour dégager d'un milieu l'ensemble de ces caractères, grands et petits, qui en constituent la physionomie intime, une saturation si profonde, une familiarité si prolongée, ou bien l'infaillible intuition du génie ! Or, si le premier acte de *la Belle-Fille* annonçait un bon auteur dramatique, rien n'y portait la trace de la maîtrise souveraine. Sachant, pour avoir rencontré Jacques Tournade dans tous

les restaurants de nuit et les tripots attenants, quel genre d'existence il avait menée et son bohémianisme, les critiques auraient eu le droit de s'étonner qu'un si juste coloris d'observation fût comme répandu sur les scènes de ce début de comédie. Sans doute le jeune homme avait de très bonne heure fréquenté des écrivains. Il s'était piqué de faire des vers à dix-huit ans, des articles de journaux à vingt, un roman à vingt-deux, une pièce, la *Rose Jullian* dont il a été déjà parlé, à vingt-trois. Ces essais n'avaient rien de commun avec cette vigoureuse et ferme peinture, qui trahissait en outre une extraordinaire entente du métier théâtral. C'étaient là des raisons pour lui contester la paternité de cet ouvrage, autrement sérieuses que ses quatre cent mille livres de rentes. Personne n'y pensait dans cette salle de première, de plus en plus soulevée d'enthousiasme à mesure que la représentation avançait... La toile allait tomber sur la fin du second acte, parmi les mêmes unanimes applaudissements, sans qu'aucun des spectateurs soupçonnât qu'un drame se déroulait dans les coulisses, parallèle à la comédie qui se développait sur la scène ; et ce drame avait pour héros l'auteur — ou soi-disant tel — de la pièce ainsi acclamée et son principal interprète, celui qui tenait le rôle du mari trahi, Planteau, le « petit père » Planteau, comme on l'appelle familièrement dans Ca-

botinville, quoiqu'il n'ait pas de beaucoup dépassé la cinquantaine; mais il a toujours été si cordialement simple et bonhomme; il a toujours si évidemment donné l'idée d'une nature sincère, aimable et corvéable à merci, que ce surnom lui était déjà attribué quand il n'avait que vingt-cinq ans et qu'il débutait sur les planches, au sortir d'une étude de notaire. Les Planteau sont de vieille souche commerçante et bourgeoise. Vous verrez encore, si vous passez quelque jour rue du Bouloi, cette enseigne sur la façade d'une des maisons : « Planteau et Chardin, « tulle et paillettes. » C'est dans l'appartement qu'occupe toujours le fils de son frère que le comédien a grandi. On l'élevait pour la basoche, que ces braves négociants considéraient comme un ennoblissement. Il était un Parisien de Paris. Il était allé au spectacle trop jeune. Il s'y était trop complu — et il est acteur au lieu d'être tabellion.

II

J'ai parlé des coulisses tout à l'heure. En réalité, c'est dans la loge du petit père Planteau qu'avait lieu entre lui et le signataire de *la Belle-Fille*, tan-

dis que le second acte s'achevait, une explication plus passionnante encore que le dialogue de cette *Belle-Fille* et de bien d'autres pièces. La chose avait commencé par cette phrase que l'acteur avait jetée dans l'oreille de l'auteur, au moment où, sorti de la scène parmi les « bravos », celui-ci était venu le féliciter :

— « Montez dans ma loge, Tournade; j'ai à vous parler... tout de suite. »

Le regard dont avait été accompagnée cette objurgation, faite à voix basse, avait surpris l'heureux garçon, en proie à toutes les ivresses, parmi les impressions les plus grisantes qui soient au monde, et que le théâtre procure si vivement à ses vainqueurs : il se sentait devenir célèbre. Rien que dans la demi-heure du premier entr'acte, il venait de serrer trois cents mains, connues ou inconnues, de courtisans du succès. Autour de lui chaque visage, depuis celui du directeur jusqu'à ceux des simples machinistes, exprimait cette satisfaction presque animale de gens qui « respirent la veine », comme on dit. Pour ceux qui participent à un succès de ce genre, c'est comme si tous à la fois venaient de gagner à la loterie.... Quelle corde secrète avait donc touché, dans la conscience du vainqueur de cette bataille triomphale, la demande imprécise mais si naturelle de Planteau? Le sourire de la fatuité comblée s'était soudain figé sur la bouche du jeune

homme, mauvaise et fine sous la moustache fauve. L'éclat de ses prunelles, d'un bleu si clair et si dur, s'était amorti. Sa contrariété avait dû être bien forte. Quelqu'un qui l'eût observé aurait vu, en effet, son maigre corps de viveur précocement usé se contracter, sous le drap mince de son frac de soirée. Et aussitôt — était-ce simulation? était-ce un éveil d'instinct combatif? — une expression d'arrogance avait immobilisé cette physionomie si sèche, où le masque du grand-père Tournade, du fondateur de la fortune, — « Tournade le voleur », comme on l'appelait couramment dans le monde des affaires, — reparaissait avec une telle identité de ressemblance! Seulement, à deux générations de distance, ce sang brutal de bête de proie s'était appauvri. Les gros os restaient seuls dans la charpente, d'où la chair et les muscles étaient comme partis. La mâchoire, elle, n'avait pas changé, ni l'âme. Cet « héritier d'une grande fortune qui donnait le noble spectacle d'un si intelligent emploi de sa richesse », — pour parler le style des journaux — devait évidemment apporter à la conquête d'une célébrité littéraire les mêmes procédés que son aïeul à la conquête de ses millions. Pourquoi s'était-il fêru de cette étrange marotte? Mais d'où nous viennent les formes de nos vanités? Pourquoi ce boursier, qui se soucie du quinzième siècle comme de son premier report, court-il après les

Botticelli et les Ghirlandajos? Pourquoi cet autre, qui n'a jamais su distinguer un cheval de Tarbes d'un irlandais, a-t-il une écurie de courses? Pourquoi cette femme du monde, et qui n'est pas sûre de son orthographe, rêve-t-elle la gloire d'une Mme de Staël ou d'une George Sand, et a-t-elle pris un nom de plume pour signer les livres que vous savez?... Il ne faut jamais chercher de motif à ces manies d'amour-propre. Un rien y a suffi : une jalousie, un mot entendu dans la jeunesse, une rencontre. Pour Jacques Tournade, ce rien avait été, au collège, une camaraderie avec un des Candale, grand seigneur très authentique et qu'un très joli talent de conteur a rendu célèbre dès son premier recueil de nouvelles, on s'en souvient. Jacques s'était constitué mentalement, depuis ses quinze ans, le rival en tout de ce jeune noble dont le nom le fascinait, dont les manières l'humiliaient. L'autre écrivait. Jacques avait écrit — ou fait écrire. On verra dans quelles circonstances, assez extraordinaires. Mais quand on arrive, dans la carte du pays de la littérature, à la province des « nègres », tout ne devient-il pas extravagant? Est-il nécessaire de définir ce nom, par lequel l'argot professionnel désigne celui qui laisse signer par un autre ses vers ou sa prose? Il y a des « nègres » de la poésie, comme il y en a du feuilleton populaire et du roman d'analyse. Il y en a du drame et il y en a de la comédie. Qui ne com-

prend quelle anomalie doivent représenter les rapports entre l'employeur et l'employé, quand ce « nègre » est un homme de cœur et de talent — cela arrive — et qui se trouve avoir vendu son brin de laurier dans une heure de détresse? Disons aussitôt, pour expliquer le petit frisson dont Jacques Tournade avait été saisi à l'appel du comédien, que, dans l'affaire de cette *Belle-Fille*, jouée ce soir — et par lui! — avec tant de succès, Planteau avait été le « nègre » du jeune millionnaire. La pièce était tout entière de l'acteur, qui avait cédé son manuscrit pour quelques billets de mille francs. On va savoir comment et pourquoi.

III

Jacques avait supposé, à entendre la phrase de Planteau et à constater son trouble, que le secret de ce marché avait transpiré. L'acteur avait bien donné sa parole que personne au monde n'avait jamais lu ce manuscrit, brûlé depuis soigneusement. Tournade avait même pris le soin de recopier la pièce tout entière de sa main, en la surchargeant de ratures. Mais le châtement de certains contrats, par trop immoraux, est dans cette

immoralité. Un homme capable d'acheter le droit de signer l'œuvre d'un autre croit volontiers que cet autre est lui-même capable de raconter ce marché. D'autre part, un garçon de vingt-cinq ans qui a les rentes d'un Tournade et qui veut la gloire, est un point de mire tout posé pour les bandits qui opèrent autour des entreprises de réclame. L'auteur applaudi de *la Belle-Fille* avait déjà dû se défendre trop souvent contre des « tapes » trop fortes, pour ne pas redouter, même dans son triomphe — surtout dans son triomphe — les ruses des Apaches du chantage, si joliment définis par la boutade de l'un d'entre eux, mort depuis dans une maison centrale :

— « Mais c'est du chantage, monsieur », lui disait un banquier auquel il était venu soumettre les épreuves d'un article diffamatoire, apporté, prétendait-il, à son journal, par un collaborateur besogneux, qui le retirerait, moyennant finance.

— « Du chantage, monsieur? » répondit-il.

« Ah! le vilain mot! C'est de la contre-publicité... »

La première idée de Tournade avait donc été celle-là : une indiscretion de Planteau sur la véritable origine de la pièce, cette indiscretion tombée dans l'oreille d'un aigrefin de la basse presse, une menace d'article; et le pauvre acteur se préparait à l'en avertir.

— « A moins qu'il n'ait eu l'idée, lui aussi, d'une petite opération de police un peu rude, —

sur mon carnet de chèques?... Nous allons bien voir... »

L'hypothèse d'une pareille ignominie était très contraire à ce que Jacques savait de son « nègre ». Il l'envisageait cependant comme plausible, lorsqu'il arriva, ayant monté deux étages d'escalier, devant la petite loge sur laquelle le nom de « Planteau » était affiché. Audessous, un loustic de théâtre avait écrit à la craie : « Bravo, p'tit Père!... » Le comédien était en conversation avec un des innombrables comparses qui gravitent autour des notoriétés de théâtre, un vieux et pauvre hère à la redingote râpée, qu'il congédia brusquement quand Tournade eut frappé à la porte de la loge :

— « Revenez un autre jour, mon cher Maréchal... En ce moment je n'ai pas le temps, absolument pas le temps... Allons, laissez-moi. J'ai à causer avec monsieur... Adieu... »

Le vieillard eut, pour obéir à l'injonction de l'acteur, un de ces gestes d'humiliation navrée que les quémandeurs esquissent devant certaines rudesses d'accueil contre lesquelles ils n'osent pas protester :

— « J'aurais dû lui demander d'attendre... » dit Planteau comme se parlant à lui-même, quand Maréchal fut parti. « Il avait la figure qu'il prend lorsqu'il veut emprunter vingt francs, et quelquefois ils en ont besoin pour manger, sa femme et

lui... Pauvre Maréchal!... Un ancien candidat au prix de Rome!... J'ai été impatient... Ce n'est pas bien... Vous avez deviné pourquoi, Tournade?... »

Cette fois il s'adressait à son visiteur, qui lui répondit, avec son flegme gouailleur :

— « Moi? Pas le moins du monde. »

— « Comment? » insista l'acteur. « Ces applaudissements, cette salle soulevée, ce succès, ce grand succès n'ont rien éveillé en vous, ne vous ont rien suggéré? Rien?... Vous ne vous êtes pas dit, en nous écoutant, mes camarades et moi, prononcer des phrases qui toutes portaient : Elles ne sont pas de moi, ces phrases. Elle n'est pas de moi, cette pièce. Il y a là un brave homme de comédien dont le rêve a, toute sa vie, été de devenir auteur dramatique. Il n'avait pas réussi, jusqu'à présent, à mettre sur pied une machine qui se tint. Elle se tient, cette fois, la machine! Se tient-elle!... Et de ce chef-d'œuvre, — car c'est un chef-d'œuvre, — c'est moi qui vais bénéficier, moi qui n'ai eu que la peine d'apporter le manuscrit chez le directeur du théâtre?... Voyons, Tournade, répondez. Oui ou non, est-ce possible, cela? Est-ce possible?... »

Il avait parlé en allant et venant d'une extrémité à l'autre de l'étroite loge, comme une bête prisonnière fait dans sa cage. Les saccades de son pas et celles de sa voix manifestaient l'excitation vio-

lente dont il était possédé. Il martelait ses mots en les répétant, avec cette insistance qui fait passer dans la parole le geste d'une prise au collet. Le contraste était saisissant entre cette fièvre et la froideur dont le jeune homme continuait à ne pas se départir :

— « Parlez plus bas », finit-il par dire simplement, « ou bien décidez-vous à manquer à votre parole. »

— « C'est juste », répondit l'acteur qui baissa le ton, et, se laissant tomber sur une chaise : « En effet, vous avez ma parole... »

— « Vous le reconnaissez », reprit Tournade. « Il était donc inutile de me faire monter ici avec des manières qui risquent d'attirer l'attention. Du moment que vous êtes résolu à tenir vos engagements, pourquoi cet éclat et que prétendez-vous? »

— « Je ne prétends rien », dit Planteau. « Je viens seulement de trop souffrir et j'ai pensé que de le savoir vous toucherait peut-être... Pendant que je jouais tout à l'heure, je sentais une exaltation me gagner qui a été plus forte que ma volonté... Je me revoyais l'écrivain, cette pièce. Vous ne savez pas avec quels souvenirs... Je ne vous l'ai jamais dit... Ce drame intime, j'en ai trouvé le thème chez des voisins de ma famille, à Châtenay, où nous avons notre maison de campagne... Cette belle-fille, c'est la première femme

que j'ai aimée, sans qu'elle l'ait soupçonné, à dix-huit ans... Ce passé s'est mis à revivre en moi, et aussi les songes de réputation littéraire que je caressais à cet âge-là. Oui, j'ai rêvé, quand je suis entré au théâtre, d'être ce qu'a été Molière — oh ! de bien loin ! — auteur et acteur, les deux ensemble, comme lui. Tout de même, je n'étais pas si fou de croire que je pouvais composer de bonnes pièces que j'aurais jouées, de même qu'il a composé et joué *les Précieuses*, *les Fourberies*, *le Malade*... Car, enfin, ce songe, je l'ai réalisé. Mais dans quelles conditions, et quelle ironie !... Ah ! j'ai eu là, d'un coup, une sensation trop amère de ce qu'il y eut toujours de manqué dans ma vie.... J'ai fait jouer trois pièces sous mon nom. Elles sont tombées. Je n'avais pas pu les défendre. Elles ont été données sur des théâtres dont je n'étais pas. J'en compose une qui va aux nues. J'y joue le principal rôle, et, pour le public, elle n'est pas de moi... Voyons, Jacques, n'aurez-vous pas un bon mouvement ? Associez-moi à ce succès. Je ne vous demande rien d'impossible : seulement de me laisser annoncer, à la fin, que la comédie est de vous et de M. Chardin. Chardin, c'était le nom de jeune fille de ma mère. Un mot dans les journaux, demain, disant que nous avons collaboré en secret, et que, devant le triomphe, vous avez voulu que cette collaboration fût connue... Cela ne vous enlèvera pas un

atome de vogue... Je passerai pour avoir aidé à quelques retouches. Vous aurez, vous, le bénéfice d'un noble mouvement... Et moi je ne serai pas entièrement privé de ce à quoi j'ai pourtant droit, un peu de succès d'écrivain. J'ai d'autres pièces dans la tête. Les directeurs ne m'éconduiront plus quand je leur demanderai de les lire... Ah! vous n'allez pas me répondre non!...

— « Si je répondais oui », fit Tournade durement, « je serais aussi fou que vous... Comment, vous qui connaissez Paris, pouvez-vous avoir seulement conçu une semblable idée?... Vous nous voyez, vous et moi, tout à l'heure, allant raconter au foyer ce petit arrangement, après que nous venons de répéter, deux mois durant, sans jamais en avoir soufflé mot?... Et l'on se demande : Que s'est-il passé? Qu'est-ce que cela signifie?... Et demain les reporters, chez vous et chez moi, et les commentaires?... D'ailleurs », et sa voix se fit plus implacable, « je n'ai pas à entrer dans ces considérations... Oui ou non, avez-vous débarqué dans mon cabinet de travail, il y a un an et demi, un matin, avec votre manuscrit, quand je ne vous connaissais même pas personnellement?... M'avez-vous raconté alors, oui ou non, que vous aviez un frère commerçant, acculé à la faillite, auquel il fallait dix mille francs, dans les vingt-quatre heures?... Avez-vous ajouté, oui ou non, que, vous-même, de malheureuses spéculations de

Bourse vous avaient mangé vos économies et que vous étiez déjà en avance sur vos appointements, à votre théâtre?... Oui ou non, m'avez-vous dit que vous aviez écrit une comédie et m'avez-vous proposé de vous l'acheter?... Oui ou non, m'avez-vous affirmé sur l'honneur que vous n'aviez parlé de ce travail à âme qui vive, en m'en donnant comme raison que vous vouliez présenter la pièce comme l'œuvre d'un autre, sous prétexte que vos insuccès précédents vous avaient discrédité comme auteur dramatique?... Je vous ai demandé deux heures pour lire votre manuscrit. Il en était dix. A midi vous reveniez. Je vous signalais un chèque de dix mille francs. L'avez-vous accepté, oui ou non?... Si l'employé de la Banque où vous l'avez encaissé vous avait répondu que M. Tournade n'avait plus les dix mille francs à son dépôt, vous n'auriez pas eu de mots assez sévères pour ce manque à une des deux clauses essentielles de notre contrat. Car il y en avait deux : je devais, moi, donner l'argent; vous deviez, vous, donner la comédie. J'ai rempli mon engagement, remplissez le vôtre. Je vous entends encore, quand vous pleuriez sur votre frère, me parler de la probité de la maison Planteau-Chardin, de vos traditions bourgeoises, de l'honneur du nom... L'honneur du nom, c'est de faire face à ses engagements. Faites face aux vôtres... Ou bien... »

— « Ou bien? » interrogea l'acteur, qui s'était

levé et qui s'avançait vers l'autre d'un air de défi.

— « Ou bien... »

Tournade n'acheva pas sa phrase. On venait de frapper à la porte de la loge. Il prit le bras du comédien qu'il serra à le faire crier, en criant lui-même : « Entrez... » Le visage d'un des artistes de la troupe apparut, qui exprimait toute la gaieté de ce soir de fête :

— « On vous cherche partout, cher maître, » dit-il à Jacques. « Venez vite... Le deux est un triomphe... On vous attend au foyer... Vite, vite... Et toi, petit Père, arrive aussi... Qu'est-ce que tu as?... »

— « Il repasse un béquet que nous venons d'arrêter ensemble pour le trois », répondit Tournade.

Et, imposant des yeux ce mensonge au malheureux homme, il sortit de la petite loge.

IV

Le petit Père était resté seul, comme écrasé, sur le fauteuil où il s'était laissé tomber. Le gaz brûlait silencieusement, éclairant de sa lumière crue l'étroite pièce où se reconnaissait l'incohé-

rence d'une installation improvisée. Deux grandes affiches clouées au mur représentaient Planteau dans deux de ses rôles à succès. Elles étalaient leur dessin grossier et leur couleur criarde à côté d'une grande aquarelle assez plate, mais de teintes douces, que le comédien emportait partout dans ses déplacements. Elle avait été lavée autrefois par lui-même, — à travers les velléités de ses vocations diverses, il avait été aussi un peu peintre, — d'après la maison de campagne de Châtenay dont il avait parlé dans ses lamentations. Les pattes de lièvre et les serviettes à fard sur la table, au milieu des pots de cold-cream et des boîtes à poudre, la cuvette, les habits épars, ces humbles détails d'un pittoresque brutal contrastaient fortement avec l'Idéal d'existence cossue et bourgeoise qu'évoquait la façade de cette villa de banlieue, son jardin planté de rosiers, un jeu de tonneau dans une allée; dans une autre une grosse boule déformante. Ces divers petits traits avaient été consciencieusement notés et copiés. Pour qui savait l'existence de Planteau, cette aquarelle, entre ces deux affiches, était tout un symbole. Il avait été, il continuait d'être le bourgeois-comédien. Ce type n'est pas aussi moderne qu'il semblerait. Qu'était donc ce Molière dont l'auteur-acteur avait rappelé, avec une poignante et naïve nostalgie, la glorieuse destinée, ce Molière, né dans une confortable